

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Philippe Aubert de Gaspé, père

Michel Gaulin

Numéro 128, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36808ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2007). Compte rendu de [Philippe Aubert de Gaspé, père]. *Lettres québécoises*, (128), 44–44.

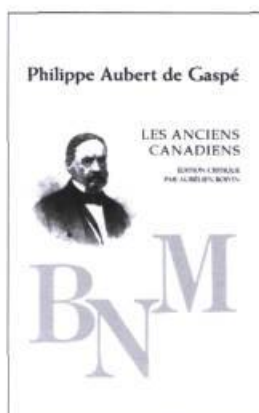


☆☆☆☆ 1/2

Philippe Aubert de Gaspé, *Les anciens Canadiens* (édition critique par Aurélien Boivin, avec une introduction de Maurice Lemire, et avec la collaboration de Jean-Louis Major et Yvan G. Lepage), Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 2007, 792 p., 80 \$.

Le plus grand roman de notre XIX^e siècle

Une édition critique qui confirme, s'il le fallait, la place prépondérante qu'occupent *Les anciens Canadiens* dans la production romanesque du XIX^e siècle.



Pas de doute possible : par la pertinence de son sujet et l'importance de ses enjeux à l'époque où il fut écrit, par l'ampleur et la qualité de l'affabulation qui lui insuffle vie, le grand roman de Philippe Aubert de Gaspé père se situe facilement au premier rang des romans que nous aura légués le XIX^e siècle. La place qu'il occupe depuis toujours dans l'enseignement, les nombreuses rééditions dont il n'a cessé d'être l'objet, sous diverses formes, au cours des ans, l'intérêt, enfin, qu'il a suscité au sein de la critique, à toutes les époques, en dépit d'interprétations souvent divergentes du fait littéraire, confirment cet état de fait. Mais nous restait toujours à avoir entre les mains un texte sûr, établi scientifiquement. Voilà maintenant qui est fait par les soins d'Aurélien Boivin.

UN « ROMAN DE CLASSE SOCIALE »

Avant, toutefois, d'en venir aux mérites de l'édition elle-même, on me permettra de m'attarder quelque peu sur l'introduction à l'ouvrage, que signe Maurice Lemire. Texte véritablement magistral que celui-là et qui, en près de soixante-dix pages rédigées d'une main sûre, replace fermement ce roman dans le domaine proprement littéraire, plutôt que d'en faire simplement, comme cela fut souvent le cas entre les mains de nombreux commentateurs, une œuvre de bonne compagnie destinée principalement à évoquer, sur un mode nostalgique, les mœurs populaires d'une époque révolue.

Dès les premières pages de son introduction, Lemire prépare le terrain à la démonstration qu'il s'appête à faire en passant en revue les ascendants familiaux d'Aubert de Gaspé au sein de la classe alors privilégiée des seigneurs, fortement assimilée au parti bureaucrate, puis les brillantes promesses de ses débuts dans la vie publique, débuts qui culmineront, en 1816 — il a alors à peine trente ans —, avec sa nomination au poste de shérif du district de Québec. Mais une tendance invétérée à la prodigalité viendra rapidement mettre fin à ce début d'ascension sociale personnelle : destitué de son poste, pour défalcation considérable, à peine cinq ans après sa nomination, incapable, après des années de tractations diverses, de régler sa dette, il est emprisonné à Québec pendant plus de trois ans (1838-1841). Ne lui reste plus alors qu'à prendre une retraite définitive dans sa seigneurie de Saint-Jean-Port-Joli, dont il est devenu seigneur en titre à la mort de sa mère, en 1842, mais dont, par suite



PHILIPPE AUBERT DE GASPÉ

des dispositions testamentaires — sans doute prudentes, dans les circonstances — de son père, il ne jouira toujours que de l'usufruit.

La société que retrouve Aubert de Gaspé après son emprisonnement n'est plus la même que celle qu'il avait connue dans sa jeunesse. Entre-temps, en effet, la bourgeoisie libérale a commencé de remplacer dans les officines du pouvoir la classe des seigneurs, et son influence ne fera que s'accroître pendant toutes les années du régime de l'Union, qui amèneront avec elles l'avènement de la responsabilité gouvernementale. C'est donc en quelque sorte à une entreprise de compensation — personnelle et de classe — que se livrera Aubert de Gaspé en rédigeant *Les anciens Canadiens*.

La majeure partie de l'étude de Maurice Lemire porte avec raison — dans une démonstration approfondie et brillamment exécutée — sur le processus d'affabulation auquel l'auteur a soumis la matière de son livre, et qui en fait véritablement un roman, contrairement aux *Mémoires*, parus en 1866, principalement cantonnés, eux, dans l'anecdote. Lemire montre très bien, par exemple, que la vie brillante qui aurait été, dans le roman, celle de la famille

d'Haberville (lisons de Gaspé, ou le nom de tant d'autres familles) avant la Conquête renvoie en réalité à un « âge d'or » qui n'aurait existé que dans l'imagination fertile de l'auteur et dans sa volonté d'affirmer contre une bourgeoisie désormais victorieuse un privilège de classe. En même temps, soucieux de protéger ses arrières, Aubert de Gaspé aurait fait usage de divers processus d'euphémisation dans le but de mieux faire passer sa thèse (et celle d'une majorité de membres de sa classe sociale), qui consistait à encourager le mélange harmonieux des deux races, à l'encontre du sentiment nationaliste professé par la bourgeoisie. C'est ce qui expliquerait que, d'une part, Jules peut épouser une Anglaise, alors que Blanche, elle, refuse d'épouser Arché qui, malgré tous ses mérites et tout le dévouement dont il fera preuve par la

suite, restera jusqu'à la fin coupable, écartelé entre deux types d'honneur, d'avoir manqué à son devoir de reconnaissance à l'endroit de la famille d'Haberville en obéissant à l'ordre de ses supérieurs militaires de mettre le feu au manoir familial.

UNE ÉDITION DE QUALITÉ

Aurélien Boivin, quant à lui, a accompli un excellent travail d'établissement du texte en démêlant l'écheveau des premières éditions et des manuscrits (ou parties de manuscrits). En témoignent les quelque 250 pages de variantes portant sur cinq états différents du texte, parmi lesquels l'édition *princeps*, de 1863, et la seconde édition (état V), parue l'année suivante en 1864, version revue et corrigée par l'auteur, qui sert de base à l'édition critique. Je soulignerai aussi

l'excellente qualité des notes qui font à elles seules une bonne trentaine de pages et qui servent à mettre en évidence l'étendue de la culture lettrée qui avait bien préparé Aubert de Gaspé à prendre enfin, au soir de sa vie, la plume en son propre nom.

Signalons en terminant l'heureuse surprise qui attend le lecteur à la fin : fruit de la perspicacité de l'un des membres du comité d'édition, l'on trouvera en annexe une transcription de la longue et belle lettre du 24 juin 1838 (date fétiche...), aujourd'hui en possession de Bibliothèque et Archives Canada, lettre dans laquelle Susan de Gaspé demandait humblement au comte de Durham la libération de son mari, alors emprisonné à Québec.